

## **L'humanité rageuse de Pippo Delbono (LE MONDE, 22/07/2009)**

La mort traverse le théâtre de Pippo Delbono. Dans *La Mensogna* ("Le Mensonge"), elle occupe tout, le temps, l'espace, les corps et les voix. Ce spectacle est né en 2008, après l'incendie de l'usine Thyssen-Krupp de Turin, dans lequel six ouvriers ont péri, le 6 décembre 2007. Pippo Delbono est allé dans l'usine, il a rencontré des ouvriers.

Au début de *La Mensogna*, on voit des hommes et des femmes dans des vestiaires. Ils ouvrent et ferment leurs armoires, enfilent ou enlèvent leurs combinaisons, viennent chercher quelque chose à manger, s'asseyent sur un fauteuil usé, posent leur vélo. Le dernier d'entre eux met un costume noir et prend un bouquet de fleurs en verre. Il traverse le plateau, accroche une fleur à sa boutonnière, dépoussière calmement ses chaussures, s'allonge dans une tombe, pose le bouquet sur son cœur.

Puis vient la voix de Pippo Delbono : "Excusez-moi, je n'arrive pas à éprouver de la douleur pour les morts lointaines, seulement de la pitié." Il dit que quand son père est mort, usé d'avoir travaillé pour nourrir sa famille, il n'a pas ressenti de douleur. Mais il a peur de l'inconnu qui l'attend à sa propre mort. Autant que sa voix, c'est sa respiration que l'on entend.

Elle résonne dans le micro comme un souffle apeuré et puissant, partagé entre ce qui le détruit et ce qui le pousse à vivre. A un moment, ce souffle va enfler et soutenir un cri hurlant semblable aux aboiements des chiens. Des spectateurs mettront alors les mains sur les oreilles pour résister à ce déchirement paroxystique accentué par la musique de l'ouverture de *Tannhäuser*, de Wagner, à fond.

Voilà de quoi est fait *Le Mensonge*, un spectacle déchirant, en noir et blanc. Noir des costumes et des masques, blanc de la chair nue et des flashes des photos que Pippo Delbono prend avec son téléphone portable.

Sur le plateau, on retrouve l'humanité qui accompagne les spectacles de l'Italien : des comédiens de profession et des gens comme Gianluca, trisomique, ou Bobo, microcéphale interné pendant quarante-cinq ans et devenu, grâce à Pippo, qui l'a sorti de l'asile, une des plus belles personnes qu'il soit donné de voir.

Désir de tout casser

Chacun a sa partition dans ce spectacle hanté par l'exploitation économique, le mensonge politique et le désir de tout casser dans une Italie où les prêtres s'allient

avec un exhibitionnisme sordide au grand capital, dans une danse affreusement macabre.

A la fin, Pippo Delbono s'offre, nu comme un ver, tout près des spectateurs, en pleine lumière. On mesure la violence qu'il s'impose à son regard, qui met longtemps à affronter celui du public. Puis il s'en va vers le fond du plateau, là où les ouvriers entraient dans le noir de l'usine.

En frac et noeud papillon, Bobo vient le chercher. Il lui tend ses vêtements, le prend par la main, le fait s'habiller et l'emmène sur le devant du plateau. Juliette Gréco chante une douce chanson d'amour. Les deux hommes sont face aux spectateurs. "Parfois, je voudrais avoir la surdité de Bobo", a dit Pippo Delbono. Il termine en demandant pardon à son père, à qui il dédie le spectacle.